

Quelques particularités de la première renaissance occitane (1550-1650)¹

Georg KREMNTZ, Vienne

« Jusque vers 1555 l'écrit occitan appartient encore, par sa thématique comme par sa forme linguistique, à la tradition médiévale tardive. Après 1560, en Provence comme en Gascogne, une nouvelle langue littéraire est née et les influences de l'Europe moderne, Italie et France surtout, submergent la tradition. » Lafont (1974, 10)

1. Introduction

A côté de sa floraison littéraire, l'occitan est la seule langue romane qui connaît, dès le XIII^e siècle, des débuts d'élaboration, dans le sens de Kloss (1967). Ont été répertoriées plusieurs tentatives de grammaires qui parfois revendiquent les débuts d'une fonction normative (Schlieben-Lange 1991). Après la fin de la Croisade contre les Albigeois² et la destruction de la société occitane médiévale, ces efforts s'effiloquent peu à peu. De même, la littérature occitane perd sa force novatrice, les derniers troubadours écrivent vers la fin du XIII^e siècle ; ils seront imités et dépassés par les écrivains d'autres littératures européennes, principalement Italiens ou Catalans (considéré comme « le tout dernier troubadour », Jordi de Sant Jordi, 1400-1424, est vraiment tardif). L'écriture occitane perd sa valeur exemplaire. Il n'est donc pas surprenant que l'on ne connaisse guère, de nos jours, les poésies qui éclosent dans le contexte des Jeux floraux de Toulouse (à partir de 1323), leur qualité ne pouvant se comparer à celle des textes troubadouresques, car elles s'insèrent dans le cadre de règles

¹ Je remercie mon ami François Pic de sa lecture attentive de ce texte et des suggestions précieuses qu'il m'a proposées. Néanmoins, toutes les erreurs qui peuvent subsister sont de ma seule responsabilité.

² En français, on parle d'habitude de la *Croisade contre les Albigeois*. En réalité, il s'agit de plusieurs invasions entre 1209 (invasion des croisés) et 1255 (la chute de Quéribus) dirigés par des pouvoirs différents et avec des buts divergents. Il ne me paraîtrait donc pas faux d'employer le pluriel et de parler de croisades (cf. Roquebert 1999 ; Oberste 2003).

strictes, consignées dans les *Leys d'Amors* ; c'est de la poésie de « maîtres chanteurs » (*Meistersinger*), d'artisans littéraires. Les genres littéraires qui subsistent sont surtout des genres mineurs. Selon Lafont/Anatole (1970-71, 221-264) on entre dans une phase de *décadence*³.

Sur le plan de la sociolinguistique, la *Renaissance* en Europe occidentale est plutôt une *naissance* : le monopole d'une langue, le latin, sur certaines catégories de textes, surtout prestigieux, est peu à peu supplanté par un concert de plusieurs langues – toujours langues de pouvoir dont quelques-unes se constituent, en cette même période, en tant que langues – qui doivent assumer de plus en plus le rôle qui fut le sien. Ce déplacement s'explique, au moins en partie, de l'affaiblissement du pouvoir impérial et de la revendication d'indépendance de la part des autres souverains européens. Le latin perd du terrain. Et ces langues s'étendent à de nouveaux emplois, surtout à la communication institutionnelle, et des efforts d'élaboration commencent. L'invention de l'imprimerie rend, en peu de temps, ces efforts urgents, à la mesure que l'emploi de l'écrit se multiplie. C'est une tendance qui s'observe dans toute l'Europe occidentale (l'Est orthodoxe suivra avec un retard considérable). Le cas de l'occitan est particulier car il est, à ce moment, la seule langue romane de pouvoir et de renommée passée qui retombe dans la situation des langues qui ne sont plus utilisées officiellement. C'est en partie pourquoi on peut distinguer dans ce cas entre *première* et *deuxième* renaissance (celle-ci à partir du XIX^e siècle).

Qu'est-ce qui permet de parler de *renaissance littéraire* ? Un des critères les plus importants est sans doute le renouveau des formes et des contenus, également de la ou des idéologies transportées par cette production, un autre la quantité de la production littéraire qui augmente, parfois nettement, et il convient finalement de regarder du côté de la réception qui se renouvelle également. Suivant tous ces critères, on peut parler de *renaissance* en ce qui concerne la production littéraire occitane de cette période⁴.

En 1539, l'ordonnance de Villers-Cotterêts de François I^{er} prescrit l'emploi du seul français pour tous les écrits à vocation juridique, cela à un moment

³ Ce terme a été employé souvent, surtout appliqué à des littératures en langues dominées. Il faut cependant se poser la question de savoir s'il est vraiment adapté à une description scientifique. Il réunit une observation à un jugement de valeur, mais il n'a guère de valeur descriptive, car ce sont en général les conditions externes qui sont à l'origine d'évolutions de ce genre.

⁴ On peut se faire une idée de l'étendue de cette production imprimée à l'aide de Pic (2011), un répertoire d'une richesse extraordinaire. Il semble d'ailleurs que le terme *renaissance* pour ce mouvement a été employé pour la première fois par Charles Camproux (1953, 83 svv.) et peu après par Robert Lafont (1960).

où le français ne connaît pas encore de norme explicite (une des conséquences de l'ordonnance sera d'accroître les efforts de normativisation). Si au départ un débat sur la définition du terme *français* – est-ce uniquement la langue de la cour ou comprend-elle également les différentes variétés (parmi lesquelles certains compteraient l'occitan) ? – semble se déployer, elle se termine assez rapidement par une solution restrictive. Peu à peu, les textes administratifs occitans disparaissent des territoires du roi, même si les notaires ou les scribes ont au départ des difficultés à manier la langue du souverain ; les derniers écrits officiels en occitan datent de 1600 environ et ne se trouvent qu'à des endroits reculés (Brun 1923). L'ordonnance ne s'applique pas aux territoires qui ne sont pas (encore) français, comme le petit royaume de Navarre. La reine, Jeanne d'Albret (Joana de Labrit, 1528-1572), calviniste, essaye par tous les moyens de stabiliser la souveraineté de son pays, menacée par la cupidité de ses voisins (cf. Kremnitz 1984). Dans ce contexte, elle commande des traductions des textes saints dans les langues de la Navarre, l'occitan béarnais et le basque, textes fournis notamment par Arnaud de Salette⁵ (les Psaumes en occitan) et Joanes Leizarraga (vers 1506-vers 1601, le Nouveau Testament en basque). C'est dans ce contexte que se développe une nouvelle réflexion sur l'occitan. Elle connaît successivement les trois foyers évoqués qui ne semblent guère avoir été en relation entre eux : la Gascogne, la Provence et le Languedoc toulousain.

Il ne faut pas perdre de vue que les trois terres où prend la renaissance occitane sont dans des situations politiques et institutionnelles différentes : la Navarre est souveraine, le reste de la Gascogne appartient en grande partie également à la maison d'Albret, toutefois sous souveraineté française, le Languedoc est sous la domination de la couronne depuis 1271, et en Provence on se souvient de l'indépendance qui précédait l'acte d'Union à la France de 1487. Les Provençaux se plaignent souvent des exactions des fonctionnaires royaux et du non-respect de cet acte de la part de la couronne. On rencontre même des velléités de retrouver l'indépendance (relative) antérieure. Ces situations différentes créent des différences dans les consciences, mais celles-ci restent locales ou régionales. Il convient d'autre part de se rappeler que cette triple renaissance se déroule au temps des guerres de religion en France auxquelles personne parmi les gens avec une certaine formation ne peut se soustraire.

⁵ Pour les auteurs occitans se pose toujours la question de savoir sous quelle forme on doit écrire leur nom. J'ai opté ici pour la forme française, qui est en général plus facilement repérable dans les divers répertoires.

2. La renaissance en Gascogne

C'est en Gascogne que les réflexions sur la langue, à ce que l'on en sache, sont les plus avancées. S'y mêle une pensée patriotique gasconne, évidente chez Pey de Garros, plus superficielle chez d'autres. Et c'est ainsi en Gascogne que l'on peut parler des premières tendances renaissantistes.

Le représentant majeur de cette renaissance est Pey de Garros (vers 1525-1583). Il est originaire de Lectoure en Armagnac, fait ses études de droit à Toulouse et s'installe, après la Saint-Barthélemy (1572) et l'occupation de sa ville natale par les troupes du roi de France, à Pau où il est avocat général à la Cour souveraine de Béarn. En 1565, il édite ses *Psalmes de David, viratz en rythme gascon* (imprimés à Toulouse), en 1567 ses *Poesias gasconas* (imprimées à Toulouse également) qui contiennent ses réflexions sur la langue qu'il appelle gasconne. Il la connaît en deux variantes : le béarnais officiel (qu'il emploie quand il est en relation avec la cour de Pau) et son gascon lectourois. Il semble que Pey de Garros ait encore une certaine connaissance des traditions graphiques des troubadours, mais dans ses écrits il crée son propre système de graphie qui se compose d'éléments de la tradition mêlés à des innovations par lesquelles il veut rendre la graphie plus cohérente et plus phonologique (dirions-nous aujourd'hui). Garros ne connaît pas l'étendue de l'espace linguistique occitan, mais il emploie le terme *gascon* pour toutes les variétés qu'il rencontre. C'est à cette époque que commence l'emploi du terme *gascon* pour l'ensemble des variétés occitanes (sans doute en relation avec les événements politiques et l'avènement au trône d'Henri IV). Garros oppose le *gascon* au *français*, langue du pouvoir. Toutefois, il parle de la *nacion gascona* (Lafont 1970, 90) et confère ainsi un statut particulier au gascon (il convient toutefois de remarquer que le terme *nacion* n'a pas exactement le même sens qu'aujourd'hui ; l'élément de l'origine commune est encore important).

Il fait preuve d'une conscience linguistique gasconne qui apparaît surtout dans les *Poesias Gasconas*. C'est elle qui justifie qu'on le place au début de cette première renaissance occitane. Il prend la défense de la langue en s'adressant à un inconnu qui semble vouloir défendre les mêmes intérêts que lui. Il espère que l'autre voudra « prene la causa damnada / de nosta lenga mesprezada », « per l'hono deu pays sostengue / e per sa dignitat mantengue ». Il espère que « la sazón este q'om se fize / de veze, dam l'ajuda vosta, / davant long tems, la lenga nosta / en tau punct ou milho tornada, / que los anticz l'aven leizada. »⁶

⁶ « Entreprendre la cause perdue / de notre langue dédaignée », « Pour soutenir l'honneur du pays / et maintenir sa dignité », « le moment est venu d'espérer / qu'avec votre secours,

Tous les critiques considèrent ses poésies comme extraordinaires, mais curieusement, elles ne connaissent pas, en leur temps, la réception qu'elles auraient méritée. Ce n'est que sous la deuxième renaissance, à partir du XIX^e siècle, que son œuvre rencontrera l'écho escompté (cf. toujours Berry 1997).

Les autres écrivains de l'époque qui écrivent en occitan gascon n'atteignent pas son niveau. Arnaud de Salette (vers 1540-vers 1594), un pasteur, donne en 1583 sa traduction des *Psaumes* que Jeanne d'Albret lui avait commandée bien plus tôt. Elle se distingue de celle de Garros par l'emploi de la norme béarnaise, mais n'atteint pas sa qualité poétique. Parmi les écrivains les plus connus il convient d'évoquer Guillaume de Salluste, sieur du Bartas (1544-1590), qui en 1578, lors de l'entrée de la reine Marguerite, épouse du futur Henri IV, à Nérac compose un *Dialogue des Nymphes* où trois nymphes, la latine, la française et la gasconne, débattent sur la question de savoir qui aura le droit d'accueillir la reine. C'est la nymphe gasconne qui l'emporte, mais c'est là une victoire sans lendemain : à la cour le français sera la langue littéraire essentielle (Lafont 1970, 86-91). L'avènement d'Henri IV au trône est favorable au gascon (et à l'occitan en général) pour un certain temps, au point que Malherbe, quand il devient poète de la cour en 1605, décide qu'il faut la *dégasconner*. Une certaine conscience gasconne se révèle également chez Guillaume Ader (vers 1570-1638) qui en 1610 par son *Gentilome gasconn* (imprimé à Toulouse encore une fois) glorifie le roi Henri IV (mais au moment où cet ouvrage est publié cette période se termine déjà).

A cette époque, la Gascogne compte avec un nombre considérable de poètes en gascon (l'anthologie de Pierre Bec, 1997, énumère douze noms, et elle ne prend en considération que les plus importants) parmi eux de grands noms comme André du Pré (vers 1570- ?) ou Bertrand Larade (1581-16 ?), le plus célèbre de ses quatre recueils imprimés en 1604 et 1607 est la *Margalide gascone* de 1604) qui excellent surtout comme auteurs de sonnets, ou Jean-Guiraud Dastros (1594-1648) qui chante la nature sous tous ses aspects. Chez eux, la conscience gasconne est forte. Toutefois, le temps avançant, cette renaissance perd de son caractère revendicatif, et de même la langue intègre de plus en plus des influences du français. Cet oubli du capital culturel accumulé peut se voir dans la *Pastourade Gascone* de Jean de Garros (milieu du XVI^e siècle-après 1616), frère cadet de Pey, poème dédié à mémoire du roi Henri IV, peint par Garros en ami du petit peuple. Il fait preuve d'une certaine conscience gasconne

nous verrons, / avant longtemps, notre langue / revenue en tel point, et mieux tournée / que les anciens ne l'avaient laissée. » (cit. d'après Gardy 1997, 56-57).

mais semble ignorer les efforts linguistiques de son frère, ne guère connaître les traditions graphiques occitanes et suivre grosso modo le modèle français.

3. La renaissance en Provence

En Provence, le renouveau des lettres occitanes commence un peu plus tard et par un texte curieux dû à la plume de Jean de Nostredame (vers 1507-1577), frère du célèbre astrologue Nostradamus. Il compose *Les vies des plus celebres et anciens poetes provençaux, qui ont floury du temps des Comtes de Prouence* (Lyon : Marsilij, 1575) qui sera traduit et publié la même année en italien. Ce livre est le premier texte qui revendique ouvertement l'héritage des troubadours. On a pu dire : « Ce livre a une importance immense. Il reconstruit la dignité culturelle occitane [...] » (Lafont/Anatole 1970-71, 303). Cependant, Nostredame détourne et confine les troubadours au seul territoire de la Provence, en « corri-geant », le cas échéant, leurs biographies. Ainsi, Jaufré Rudel (de Blaye) est transféré en Provence (p. 23), Arnaud Daniel (originaire du Périgord) également. Parmi les textes qu'il insère il en est de sa propre plume. Le livre a du succès, il redécouvre les troubadours mais falsifie parfois l'héritage. Ses très nombreux lecteurs, pas toujours critiques, colportent durablement ses inventions qui se retrouveront dans certains ouvrages jusqu'au XIX^e siècle ; même François Raynouard (1761-1836), l'éditeur de la grande anthologie *Choix des poésies originales des troubadours* en six volumes, sera encore en quelque endroit sa victime. Contrairement à une opinion longtemps répandue, Nostredame a également utilisé l'occitan pour ses propres écrits ; mais son histoire de la Provence est restée manuscrite (Gardy 1997, 23 ; Casanova 2013).

En ce XVI^e siècle, le poète le plus important en Provence est sans doute Louis Bellaud de La Bellaudière (vers 1543-1588), originaire d'Aix. Au cours d'une vie mouvementée, il est plusieurs fois emprisonné et en tire matière pour ses écrits, décrivant les malheurs des prisonniers avec un réalisme certain. L'ensemble de son œuvre ne sera imprimé qu'après sa mort, en 1595 à Marseille, par les soins de son oncle par alliance Pierre Paul (vers 1554-vers 1615 ?) : *Obros et rimos prouvenssalos / Le Don-don infernal / Lous Passatens*. C'est là, volumineux, le premier livre sorti des presses de l'imprimerie installée dans la ville par le dictateur Charles de Casaulx (1547-1596) qui semble ainsi vouloir affirmer un réel particularisme marseillais ; on lui prête même des idées de séparatisme.

Parmi les autres représentants de cette renaissance en Provence on peut citer surtout Robert Ruffi (1542-1634), un grand bourgeois de Marseille. Il insiste sur les anciennes libertés de la Provence, semble regretter le royaume disparu et devient historiographe officiel de l'éphémère République de Marseille

sous Casaulx. Chez lui, une tendance renaissantiste est indéniable, il pense que « les muses provençales reprendront leur essor » (Lafont/Anatole 1970-71, 311), davantage que chez Bellaud qui tire parti surtout de ses expériences personnelles. Une certaine importance revient par la qualité de ses vers à Michel Tronc (1562/1563-1596) qui fait preuve d'un certain réalisme, mais dont l'impact renaissantiste est faible. Plus tard, ce seront surtout des textes carnavalesques et burlesques, des comédies en occitan provençal qui circuleront, de l'aixois Claude Brueys (vers 1570-après 1628) ou de son compatriote Gaspard Zerbin (1590-1650 ?). On peut se demander si ces textes ont encore un contenu de revendication renaissantiste ou s'ils ne sont pas imperceptiblement passés dans les genres mineurs où l'emploi de la langue fait partie des indicateurs de la catégorie du texte. On sait que vers la même époque certaines villes acquièrent une certaine réputation par l'activité de théâtre carnavalesque qui s'y déroule.

4. La renaissance toulousaine et languedocienne

La dernière région occitane à entrer dans le concert de cette première renaissance est le Languedoc. Toulouse en est l'épicentre rayonnant et joue un rôle certain pour des écrivains originaires de la Gascogne orientale. Les quartiers toulousains au sud-ouest de la Garonne parlent toujours gascon. Qui plus est Toulouse développe une importante université et de nombreux collèges. C'est une ville avec plusieurs imprimeries. S'y exercent donc d'innombrables relations, attractions et synergies. En plus, Toulouse est une ville riche, grâce au commerce du pastel. Mais depuis la fin de la Croisade contre les Albigeois, le clergé catholique y joue un rôle prépondérant, avec de nombreuses et puissantes congrégations. La mémoire historique des comtes de Toulouse s'éteint progressivement, et l'occitan, s'il demeure la langue quotidienne, ne trouve guère de défenseurs, comme dans la Gascogne voisine.

Ainsi, il n'est pas étonnant que le premier poète généralement cité, Auger Gaillard (avant 1540-après 1593), qui se déclare charron de profession, donne plutôt l'impression d'écrire en témoin de son temps que de penser à une renaissance. Ce qui est sûr c'est son origine populaire. Natif de Rabastens dans la vallée du Tarn, il déclare lui-même ne pas bien parler le français (cette affirmation peut paraître plus ou moins gratuite, mais elle correspond vraisemblablement à la réalité) : « mas en francés ieu n'i sabi pas gaire, / melhor parli la lenga de ma maire » (Lafont/Anatole 1970-71, 321)⁷. Il emploie la langue, l'écrit selon les conventions graphiques du français qu'il ne maîtrise pas entièrement, mais

⁷ « Car je ne connais guère le français, / je parle mieux la langue de ma mère. »

il n'a pas de culture linguistique occitane, il appelle même sa langue *rabastinesco*, n'ayant pas de terme plus général à sa disposition (Gardy 1997, 68). Sa conscience linguistique ne dépasse guère ce cadre. Des éléments de réalisme littéraire se mêlent à sa volonté (en grande partie frustrée) d'ascension sociale.

L'écrivain le plus important de cette renaissance toulousaine, le plus largement édité, lu, traduit, imité au cours des siècles suivants, est incontestablement Pierre Goudouly ou Goudelin (en occitan : Godolin), né en 1580 et mort en 1649 à Toulouse. Il appelle sa langue le *moundi* (aujourd'hui *mondî*), la langue des Raymond, les anciens comtes. De la sorte, il s'inscrit dans une certaine historicité, régionale, voire locale⁸. Dont toutefois, il est fier. Bien qu'il connaisse la production gasconne antérieure et contemporaine jusqu'à un certain degré – elle est pour lui surtout comique et paysanne (Lafont/Anatole 1970-1971, 360) –, il se limite au *moundi*, qui peut devenir *toulousan* ou *toulousenc*. Le gascon est pour lui comique et paysan (Lafont/Anatole 1970-71, 360), bien qu'il connaisse plusieurs poètes de son temps (par exemple Bertrand Larade de Montréjeau, son strict contemporain plusieurs fois imprimé à Toulouse, mais non pas Pey de Garròs, semble-t-il). Sa conscience linguistique est par conséquent surtout locale. Mais il veut élever sa langue au niveau des grandes langues littéraires de son époque. Son premier texte connu sont les *Stansos [...] a l'burouso memorio d'Henric Le Gran, inbincible Rey de Franço e de Nabarro* (1610). Quelques années plus tard, paraît *Le Ramelet moundi* (Le bouquet toulousain, 1617), son texte le plus important. Il connaît plusieurs éditions. À côté de la dignité qu'il exige pour sa langue, il écrit des textes carnavalesques et burlesques, et ce seront surtout ceux-là qui lui assurent une gloire durable. Godolin s'inscrit dans le système social de son temps et ne revendique guère. Ce faisant, il écrit en un occitan riche et pur, se démarquant ainsi de la plupart de ses contemporains.

Pendant longtemps, Godolin servira d'exemple littéraire à ses compatriotes, toulousains comme gascons, mais rares sont ceux qui atteindront son niveau. Parmi les plus importants, il convient d'évoquer le montpellierain Isaac Despuech-Sage (1583-1642) et ses *Folies* (1636) que l'on peut compter parmi les libertins, et François de Cortète (1586-1667) qui se signale surtout par ses pièces de théâtre, au contenu attrayant mais manquant parfois de sûreté linguistique. D'autres successeurs de Godolin se limitent aux genres carnavalesque et parfois bucolique.

⁸ D'autre part, il y a un jeu de mots sur *moundi* : on peut rapporter ce mot également au latin *mundus* (=la terre), de cette façon il prend une autre dimension. Ce jeu de mots est certainement présent dans le texte anonyme du *Miral* (miroir) *moundi* de 1781, on ne peut pas dire si Godolin le connaît déjà (communication personnelle de Robert Lafont).

5. Et après ?

Cette renaissance qui commence par l'œuvre considérable de Pey de Garros est un acte majeur de présence intellectuelle mais en même temps les auteurs lisent leurs contemporains qui écrivent en français, parfois ils se laissent inspirer par eux ; de cette façon, elle prépare, dans un certain sens, l'intégration de la littérature occitane dans la française. Si Garros revendique énergiquement un statut pour sa langue *mesprezada*, cette revendication s'affaiblit au fil des décennies. Elle reste implicite, car si la francisation intellectuelle fait des progrès pendant ce siècle, les écrivains du XVII^e siècle s'efforcent encore d'utiliser une langue de qualité, même si parfois ce but n'est pas entièrement atteint. D'autre part, les sujets traités se rapprochent de plus en plus de ceux des textes en français. La « grande » littérature aspire la « petite », pour ainsi dire. Certes, il y a une production ininterrompue en occitan pendant tout le XVII^e et XVIII^e siècles, mais elle représente de plus en plus des formes d'une littérature de second rang, se limitant le plus souvent aux genres comiques, voire scabreux. Cela n'empêche pas la parution de quelques textes de grande qualité, mais ils restent l'exception. L'anthologie du *rococo occitan* récemment publiée montre que le nombre des textes littéraires est considérable, mais qu'il ne s'agit que rarement de textes d'une grande originalité (cf. Courouau 2017) ; seuls quelques-uns de leurs auteurs sont restés dans la mémoire collective.

Parmi les particularités les plus remarquables de cette renaissance on peut constater qu'elle se déroule dans trois zones différentes qui ne se connaissent pratiquement pas (en dehors de quelques contacts entre Toulouse et la Gascogne). C'est donc une décentralisation étonnante. En plus, c'est vraiment une re-naissance, elle tente de redonner à l'occitan (ou plutôt à certaines de ses variétés) la gloire qu'elle avait au Moyen-Âge. Mais en même temps, elle reste partielle : elle ne couvre pas l'ensemble du domaine géographique, et elle renonce curieusement à des efforts normatifs, alors que les mouvements parallèles de cette période s'y appliquent beaucoup. On peut en conclure que les auteurs occitans ont internalisé que leur langue n'est plus une langue de pouvoir. C'est pourquoi elle peut s'éteindre peu à peu.

Pour voir éclore de nouveaux textes littéraires importants, il faudra attendre la *seconde renaissance* occitane à partir du début du XIX^e siècle.

Bibliographie utilisée

- Bec, Pierre, 1997. *Le siècle d'or de la poésie gasconne (1550-1650)*. Anthologie bilingue. Paris : Les Belles Lettres.
- Berry, André, 1997. *L'œuvre de Pey de Garros, poète gascon du XVI^e siècle*. Edition établie par Philippe Gardy et Guy Latry. Bordeaux : Presses Universitaires.
- Brun, Auguste, 1923. *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi*. Paris : Champion.
- Camproux, Charles, 1953. *Histoire de la littérature occitane*. Paris : Payot [1971].
- Casanova, Jean-Yves, 2013. *Historiographie et littérature au XVI^e siècle en Provence*. L'œuvre de Jean de Nostredame. Turnhout : Brepols.
- Courouau, Jean-François, 2017. *Le Rococo d'Oc*. Une anthologie poétique (1690-1789). Toulouse : Presses Universitaires du Midi.
- Gardy, Philippe, 1997. *Histoire et anthologie de la littérature occitane*. Tome 2 : L'âge du baroque (1520-1789). Montpellier : Presses du Languedoc.
- Kloss, Heinz, 1967. „Abstand-Languages and Ausbau-Languages“, *Anthropological Linguistics*), 29-41.
- Kremnitz, Georg, 1984. « Remarques sur les données du conflit linguistique en Béarn et Gascogne au XVI^e siècle. » In : *Arnaud de Salette et son temps. Le Béarn sous Jeanne d'Albret*. Actes du colloque international d'Orthez 1983. Orthez : Per Noste, 259-269.
- Lafont, Robert, 1960. *Petite anthologie de la renaissance Toulousaine de 1610*. Bertrand Larade, Guillaume Ader, Pierre Godolin. Textes originaux, avec une introduction, des notices, des notes et un lexique. Avignon : Aubanel.
- Lafont, Robert, 1970. *Renaissance du Sud*. Essai sur la littérature occitane au temps de Henri IV. Paris : Gallimard.
- Lafont, Robert, 1974. *Baroques occitans*. Anthologie de la poésie en langue d'oc 1560-1660. Avignon : Aubanel.
- Lafont, Robert/Anatole, Christian, 1970-71. *Nouvelle histoire de la littérature occitane*. Paris : P.U.F., 2 vols, avec une seule pagination.
- Nostredame, Jean de, 1575. *Les vies des plus celebres et anciens poetes provençaux, qui ont floury de temps des Comtes de Prouence*. Lyon : Marsilij [reprint: Hildesheim/New York: Olms, 1971].
- Oberste, Jörg, 2003. *Der « Kreuzzug » gegen die Albigenser*. Ketzerei und Machtpolitik im Mittelalter. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Pic, François, 2011. *La Bibliographie de l'Écrit imprimé (en) occitan de la fin du XV^e à la fin du XVIII^e siècle*. Du corpus à la constitution de l'objet : matériaux pour l'histoire externe de la Littérature occitane. Vienne (Autriche) : thèse univ., non publiée, 2 vols.

- Raynouard, François Just Marie, 1816-1821. *Choix des poésies originales des troubadours*. Paris : Firmin-Didot, 6 vol.
- Roquebert, Michel, 1999. *Histoire des Cathares*. Hérésie, Croisade, Inquisition du XI^e au XIV^e siècle. [Paris :] Perrin.
- Schlieben-Lange, Brigitte, 1991. "Okzitanisch: Grammatikographie und Lexikographie." In: Günter Holtus/Michael Metzeltin/Christian Schmitt (Hg.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*. Tübingen: Niemeyer, Band V,2, 105-126.

Oberwaltersdorf, 12 février 2022/21 août 2023